



Le Monde

■ Deux suppléments
■ 42 pages
d'offres d'emplois

55^e ANNÉE - N° 16916 - 7,50 F - 1,14 EURO FRANCE MÉTROPOLITAINE

MERCREDI 16 JUIN 1999

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

CULTURE

LE MONDE / MERCREDI 16 JUIN 1999

ART CONTEMPORAIN La Biennale de Venise, qui a ouvert samedi 12 juin, a attribué son Lion d'or à Louise Bourgeois et à Bruce Naumann. La richesse de sa section

d'APERTutto, dans les nouveaux espaces récupérés sur l'ancien Arsenal, fait pâlir presque toutes les prestations des pavillons nationaux. ● POUR l'Association française d'ac-

tion artistique, la Biennale est l'occasion pour les artistes français d'envoyer « un signal fort ». ● DIX-SEPT CHINOIS sont présents. L'un d'entre eux, Chen Zhen, estime que

l'indifférence de l'Etat à l'égard de l'art contemporain « a créé une espèce d'espace libre ». ● LES POLÉMIQUES attendues sur les transformations de la Biennale (page 40)

n'ont pas eu lieu. ● HARALD SZEEMANN, commissaire, déclare dans un entretien au Monde que si « les journaux ne sont pas contents, les artistes, si ».

L'exposition internationale de la Biennale de Venise pulvérise les bastions nationaux

La section d'APERTutto, imaginée par le Suisse Harald Szeemann, commissaire de la 48^e Biennale, combat l'idée d'art national, remise dans des pavillons du même nom, qui ont bien du mal à capter longtemps l'attention des amateurs

BIENNALE DE VENISE. Giardini et Arsenal. Tél. : 00-39-041-241-10-58. Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 30 septembre. De 10 heures à 17 heures, du 1^{er} octobre au 7 novembre. Entrée : 25 000 lire (80 F environ). Catalogue en deux volumes : 100 000 lire (330 F environ).

VENISE

de notre envoyé spécial

La puissance de Venise venait de ses activités maritimes. Ses chantiers navals, ses arsenaux colossaux sont encore là pour en témoigner. Aujourd'hui, ils abritent l'essentiel de la section d'APERTutto, créée par Harald Szeemann (lire notre entretien page 40), dont le dynamisme, la ri-

Yongping, né en 1954 à Xiamen, qui permet l'étrange harmonie du pavillon français. Les piliers de bois du chinois, échos des colonnes soutenant la façade, partent du jardin pour entrer dans le bâtiment et en percer les verrières. Elles sont surmontées d'étranges bestioles en fonte d'aluminium, sorties du panthéon chinois. Les cédrats et les tableaux jaunes du second, ses deux salles, apparemment vides, mais dont les vitres, peintes en jaune, imprègnent délicatement l'atmosphère d'une lueur diffuse, la balustrade de façade extérieur redorée par ses soins, sont peut-être un peu trop subtils, comparés à des pavillons plus excentriques.

La Biennale, dans ses bons moments



tion que Paola Pivi a retourné, le rendant aussi impuissant et bêta qu'une tortue posée sur le dos de sa carapace.

La Biennale de Venise, dans ses bons moments, est un melting-pot à l'échelle planétaire. Le Français Olivier Blanckart, qui n'était pas convié, s'est invité tout seul en descendant le Grand Canal à la force du poignet sur une embarcation de son cru, trop petite pour une gondole, mais trop grande pour ce qu'elle était censée représenter. A quelques encablures, la Coréenne Kim Soo-Ja, solide personnalité qui promet, a garé son camion empli de ballots d'édredons, dédié aux réfugiés du Kosovo. A côté, le Suisse Thomas Hirschhorn a construit un aéroport de carton pour des réfugiés universels. Tout se mêle, se répond, dans un déferlement affriolant.

Tiens, des regards laqués, sûrs

embre: 25 000 livres (80 F environ). Catalogue en deux volumes: 100 000 livres (330 F environ).

VENISE

de notre envoyé spécial

La puissance de Venise venait de ses activités maritimes. Ses chantiers navals, ses arsenaux colossaux sont encore là pour en témoigner. Aujourd'hui, ils abritent l'essentiel de la section d'APER Tutto, créée par Harald Szeemann (lire notre entretien page 40), dont le dynamisme, la richesse et l'inventivité spectaculaires font pâlir presque toutes les prestations nationales organisées par les pays participants installés dans leurs pavillons des Giardini. La France s'en tire à peu près, avec un pavillon politiquement correct, mais qui n'a pas esthétiquement convaincu la totalité des visiteurs.

Pour Olivier Poivre d'Arvor, directeur de l'Association française d'action artistique (AFAA), il s'agissait de montrer l'universalité de la France, terre d'accueil. Pour Denys Zacharopoulos, commissaire avec Hou Hanru de la double exposition de Jean-Pierre Bertrand et de Huang Yongping, la question est d'importance. D'origine grecque, il a lui-même choisi de vivre en France, « non pas à cause de la nationalité, mais à cause d'une philosophie, et d'une idée de société. La France, c'est l'invention de valeurs républicaines qui préfigurent celles des citoyens du monde. Sans perdre ses racines, on peut les mettre au profit d'un monde meilleur, au-delà des limites de l'histoire et de la géographie ». Et d'ajouter, à propos des deux artistes: « Il s'agissait de multiplier l'espace, pas de le diviser. »

C'est peut-être ce frottement de deux personnalités aussi différentes que celles de Jean-Pierre Bertrand, né en 1937 à Paris, et de Huang

Yongping, d'admission sorties du panthéon chinois. Les cédrats et les tableaux jaunes du second, ses deux salles, apparemment vides, mais dont les vitres, peintes en jaune, imprègnent délicatement l'atmosphère d'une lueur diffuse, la balustrade de façade extérieure redorée par ses soins, sont peut-être un peu trop subtils, comparés à des pavillons plus excentriques.

La Biennale, dans ses bons moments, est un melting-pot à l'échelle planétaire. Tout se mêle, se répond, dans un déferlement affriolant

Même le dallage de la dernière salle, doré, puis démolé, et qui repose 3 mètres plus bas, ne parvient pas à être violent: un exemple de la trop fameuse mesure française. Qui semble avoir gagné les Etats-Unis: Ann Hamilton, à qui on doit des trouvailles extrêmement poétiques, comme ce mur de larmes montré naguère à la Fondation Cartier, ne parvient pas à impressionner, malgré sa déferlante de pigment rouge (*Le Monde* daté 13-14 juin).

On préférera peut-être ceux qui, comme les Français, ont joué le jeu de l'universalité. Le Brésilien Jack Leirner, qui a construit un triangle d'objets de pacotille, de ceux qui pullulent dans les boutiques vénitienes et lui rappellent furieusement les bonnieuseries dont son pays est friand. D'autres pavillons sont plus durs. On sortira rapidement de chez les Yougoslaves serbes, après avoir regardé une figure de terre cuite éventrée, pour s'attarder dans le double pavillon croate et slovaque: le premier, au centre, montre une installation mêlant robot et vidéo; des scènes de bondage insensé encadrent une bête suspendue au plafond et animée, qui évoque à la fois un chien, un nuage, et un ours en peluche. Inquiétante, elle nage dans l'air pour atteindre



« Zhao Bandi and Panda » : « Cela t'ennuie si je fume une cigarette ? - Cela t'ennuie si je suis mort ? », par le Chinois Zhao Bandi (né en 1963), 150 x 200 cm.

une vidéo évoquant des scènes sous-marines. En passant sur les côtés, on entre dans l'exposition slovaque. C'est du moins ce que disent les murs, sur un air qui rappelle le *You Are Entering The Free Derry*, cher aux Républicains irlandais. Les artistes y sont légion, cela se voit aux tatouages: chacun a accroché une de ses œuvres, dans de très petits formats standards. Au centre de la salle, un tatoueur est à la disposition du public, qui peut choisir son motif. Personne ne semble avoir opté pour celui reprenant la silhouette de la célèbre tache de vin qui illumine le front de Mikhaïl Gorbatchev...

Il y a du politiquement plus correct. Malheureusement. Comme ce Japonais, qui tente de faire pousser les rejetons de l'unique arbre à kakis ayant survécu au bombardement de Nagasaki. Ou cet Autrichien, qui a accroché des tee-shirts à deux paires, chacun signalant, dans sa

langue vernaculaire, les nombreuses nations qui ne sont pas représentées à la Biennale. Ou Katarzyna Kozyra, primée par le jury, dont la vidéo montre des personnages dénudés, suant dans un hammam adipeux, mais s'épilant soigneusement, soucieux de leur corps difforme et peu appétissant: des hommes, naturellement.

Après cette salutaire réaction féministe, il est aussi possible de s'attaquer à l'esprit de famille, grâce à Max Dean, qui a inventé une machine à déchiqueter les photos-souvenirs. Un bras articulé les puise dans une pile et les jette au broyeur après les avoir présentées au spectateur. Lui seul décidera de leur sort: s'il implore, posant les paumes de ses mains sur des contacteurs installés à cet effet, la photo échappe à son sort funeste et retombe dans une autre boîte, à l'abri. Max Dean expose dans la section d'APER Tutto,

décidément la plus riche: à quelques mètres de là, Vesna Vesic, Serbe qui vit à Belgrade, illustre la fin du Psaume 51: « Lave-moi, et je serai plus blanc que neige. » La vidéo montre, cadré en très gros plan, le parcours d'une larme sur le visage d'une femme qui pleure en silence. Bouleversant.

Elle voisine avec Saverio Lucariello, Italien installé à Paris, et découvert, lorsqu'il était peintre, par le critique Aniello Placido. Aujourd'hui, il réalise des vidéos drolatiques où, dans des postures loufoques, il improvise de longs poèmes aux connotations lettristes. Il y a aussi Tim Hawkinson, dont les douze mannequins jouent des percussions en s'aidant d'organes qui ne sont habituellement pas destinés à cela; ou Simone Aaberg Kaern et ses portraits de femmes pilotes de la seconde guerre mondiale, avec, à un mur de distance, le chasseur à réac-

s'est invité tout seul en descendant le Grand Canal à la force du poignet sur une embarcation de son cru, trop petite pour une gondole, mais trop grande pour ce qu'elle était censée représenter. A quelques encablures, la Coréenne Kim Soo-Ja, solide personnalité qui promet, a garé son camion empli de ballots d'édredons, dédié aux réfugiés du Kosovo. A côté, le Suisse Thomas Hirschhorn a construit un aéroport de carton pour des réfugiés universels. Tout se mêle, se répond, dans un déferlement affriolant.

Tiens, des canards laqués, sûrement un Chinois. Non, juste un triptyque (en vidéo) d'Anna Jermolawa, née en 1970 à Saint-Petersbourg et établie à Vienne... « Préférez-vous mettre en danger votre identité nationale ou votre produit national brut ? Pourquoi ? », demande Esther Ferrer dans le pavillon espagnol. Elle y réalise également un des plus épatants trompe-l'œil qu'il nous ait été donné de rencontrer, avec un faux cadre de miroir, situé à quelques mètres du miroir réel. Au premier visiteur qui le traverse pour venir vers vous, c'est le choc assuré. Mélange de politique et de culture visuelle, qu'elle assume avec ironie en demandant à nouveau: « Préférez-vous que la prochaine opération de l'OTAN soit retransmise par CNN ou par Arte ? » Des questions qui méritaient d'être posées. Comme cette affirmation, à peine exagérée, du Chinois Zhou Tiehai: « Les relations dans le monde de l'art sont les mêmes que les relations entre Etats dans l'ère de l'après-guerre froide. »

Le verdict du jury en témoigne. En donnant le Lion d'or du pavillon national à l'Italie qui, par la grâce de Harald Szeemann, n'en possédait plus, par le truchement de cinq Italiennes réunies dans d'APER Tutto, il a montré que les nations dans l'art ne connaissent pas de frontières, même ouvertes. Elles sont justes sexistes: deux de leurs compatriotes, Perino et Vele, auteurs d'une des œuvres les plus surprenantes de la Biennale, une peau d'éléphant en papier mâché transformée en tapis de salon, ont été laissés de côté. Ils sont jeunes, nés en 1973 et 1974, mais ont sans doute le défaut d'être mâles. Tant pis: ils entreront dans la carrière quand leurs aînées n'y seront plus.

Le palmarès

- **Lions d'or.** Le jury de la 48^e Biennale de Venise, composé de Zdenka Badinovac, Okwui Enwezor, Ida Gianelli, Yuko Hasegawa et Rosa Martinez, a décerné, sans surprise, le Lion d'or à l'Américaine d'origine française Louise Bourgeois et à l'Américain Bruce Nauman, « deux maîtres vivants de l'art contemporain ».
- **Prix internationaux.** Doug Aitken, vidéaste (Etats-Unis); Cai